

## ANDRÉ GIDE, LECTEUR DE MONTAIGNE

Gide se réfère à maintes reprises à Montaigne dans son *Journal*. Il a écrit la préface au Tome I des *Essais*, ainsi qu'un *Essai sur Montaigne* malheureusement épuisé aujourd'hui.

Nous allons essayer, à l'aide de ses propres aveux, de déceler les points communs qui existent entre son caractère et celui de Montaigne, leur pensée, leur philosophie de la vie. Pour cela, nous interrogerons le *Journal* de Gide et les *Essais* de Montaigne et l'analogie s'imposera d'elle-même.

Pour Gide, Montaigne est un compagnon de tous les instants. Il reconnaît: «matinée délicieuse. J'avais un petit Montaigne avec moi, mais n'en lisais que par instants, en marchant et juste ce qu'il faut pour entretenir l'exaltation joyeuse de ma pensée»<sup>1</sup>.

Toutes les fois qu'il est question de Montaigne, ce sont les termes délicieux, savoureux qui viennent sous sa plume. Gide affirme: «Il n'est pas toujours savoureux. Je remarque qu'il ne l'est jamais plus que lorsqu'il se lâche la bride, jamais moins que lorsqu'il se concerte et conduit»<sup>2</sup>.

Pour lui, Montaigne est toujours actuel. Il songe: «S'il (Voltaire) revenait aujourd'hui parmi nous, combien ne se dépitait-il pas d'avoir si peu triomphé de bien des choses qu'il attaquait donc mal mal ou qu'il avait tort d'attaquer, et d'avoir fait le jeu de bien des sots. Goethe à ressusciter aujourd'hui trouverait plus de satisfaction, ou Montaigne»<sup>3</sup>.

Si Gide se sent tellement attiré par Montaigne, il semble que ce soit d'abord par une identité de caractère et une conception très semblable de l'art d'écrire.

Dans les *Nourritures Terrestres*, Gide déclare: «Je m'y suis mis sans apprêts, sans pudeur»<sup>4</sup>.

De son côté, Montaigne notait dans l'*Avis au lecteur*: «Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice car c'est moi que je peins»<sup>5</sup>.

Pour Montaigne, cette oeuvre va devenir la vie même. Il reconnaît qu'il n'a pas fait son livre, mais que son livre l'a fait tandis que Gide souhaite: «non pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue mais la vivre telle qu'il la racontera»<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> GIDE, André — *Journal 1889-1939*, Paris, La Pléiade, 1940, p. 183.

<sup>2</sup> *Idem*, pp. 353-354.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 1197.

<sup>4</sup> GIDE, André — *Nourritures Terrestres*, Paris, Gallimard, 1947, Préface.

<sup>5</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Au lecteur, Tome I.

<sup>6</sup> GIDE, André — *Journal 1889-1939*, Paris, La Pléiade, 1940, p. 29.

Tous deux ont un caractère changeant. Gide avoue: «Je m'inquiète de ne savoir qui je serai; je ne sais même pas celui que je veux être... Je sens mille possibles en moi: mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul»<sup>7</sup>.

Il précise: «la nécessité de l'option me fut toujours intolérable»<sup>8</sup>.

Quant à Montaigne, il affirme: «Il est impossible de voir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en même homme à diverses heures»<sup>9</sup>.

Et il complète: «Le pire que je trouve en notre état, c'est l'instabilité»<sup>10</sup>.

Parlant plus précisément de lui, il reconnaît: «Je sais bien soutenir une opinion mais non pas la choisir»<sup>11</sup>.

Dans sa préface au Tome I des *Essais*, Gide loue Montaigne d'avoir, avant Dostoïewsky, compris la complexité des actions humaines. En effet, Montaigne déclarait: «Non seulement je trouve malaisé d'attacher nos actions les unes aux autres, mais chacune à part soi je trouve malaisé de la désigner proprement par quelque qualité principale tant elles sont doubles et bigarrées à divers lustres»<sup>12</sup>.

Il est bien connu que la philosophie de Montaigne repose sur le doute, Gide note: «Je me passai fort bien de la certitude dès lors que j'acquis celle-ci que l'esprit de l'homme ne peut en avoir»<sup>13</sup>.

Montaigne s'indignait: «Cette belle raison humaine s'ingérant partout de maîtriser et commander brouillant et confondant le visage des choses selon sa vanité et inconstance»<sup>14</sup>.

Cependant, on peut atteindre la sagesse et celle de Montaigne est souriante. A propos d'Eckermann, Gide admire: «C'est un affleurement continu d'une sagesse souriante: assez semblable, somme toute, à celle de Montaigne et presque toujours profitable; qui n'élève point tant l'âme qu'elle ne la tempère sans pourtant jamais l'asservir»<sup>15</sup>.

Ces mots dépeignent bien la sagesse que nous décrit Montaigne, dont la marque est une «éjouissance constante»<sup>16</sup>.

La sagesse dont il s'agit est un humanisme. Mais voyons l'idéal de Gide. Il consiste à «assumer le plus possible d'humanité»<sup>17</sup>.

Montaigne, lui, affirme «Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment»<sup>18</sup>.

Cela ne signifie pas que l'on sacrifie l'individu, bien au contraire. Gide demande à son lecteur: «Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même»<sup>19</sup>.

---

<sup>7</sup> *Idem*, p. 28.

<sup>8</sup> GIDE, André — *Nourritures Terrestres*, Paris, Gallimard, 1947, p. 69.

<sup>9</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome III, p. 356.

<sup>10</sup> *Idem*, p. 216.

<sup>11</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome II, p. 414.

<sup>12</sup> *Idem*, p. 369.

<sup>13</sup> GIDE, André — *Nourritures Terrestres*, Paris, Gallimard, 1947, p. 251.

<sup>14</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome II, p. 322.

<sup>15</sup> GIDE, André — *Journal 1939-1942*, Paris, Gallimard, 1946, p. 33.

<sup>16</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome I, p. 238.

<sup>17</sup> GIDE, André — *Nourritures Terrestres*, Paris, Gallimard, 1947, p. 25.

<sup>18</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome III, p. 409.

<sup>19</sup> GIDE, André — *Nourritures Terrestres*, Paris, Gallimard, 1947, Préface, p. 16.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

Et Montaigne affirme: «Qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voir il ne cherche rien»<sup>20</sup>.

Cet individu devra vivre conformément à sa nature. Pour Gide comme pour Montaigne, la nature s'identifie à Dieu. Gide confesse: «Les lois de la nature sont celles de Dieu. J'aime Dieu parce qu'il est en moi-même, je l'admire parce qu'il est beau; car Dieu est tout, et tout beau pour qui sait comprendre»<sup>21</sup>.

Montaigne accorde à la nature un rôle privilégié. Il déclare: «Nature est un doux guide mais non pas plus doux que prudent et juste»<sup>22</sup>.

Dieu et la nature nous invitent au bonheur. Chez Gide, l'adoration de Dieu se confond avec l'exaltation de la vie. Il confie au lecteur: «C'est la reconnaissance de mon coeur qui me fait inventer Dieu chaque jour. Dès l'éveil je m'étonne d'être et m'émerveille incessamment»<sup>23</sup>.

Ou encore: «ne destingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant»<sup>24</sup>.

Chez Montaigne, nous trouvons également un véritable hymne à la vie. Son ivresse existentielle se manifeste partout. Il constate: «Je me roule en moi-même»<sup>25</sup>.

Et il proclame: «Notre grand et glorieux chef d'oeuvre c'est vivre à propos»<sup>26</sup>.

Mais son plus bel hommage est peut-être aussi le plus simple, lorsqu'il déclare: «Pour moi donc j'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer»<sup>27</sup>.

Ou encore: «Mon métier et mon art, c'est vivre»<sup>28</sup>.

Dans la réflexion de Gide comme dans celle de Montaigne, bien que moins intensément, la mort va occuper une place importante. Tous deux s'efforcent de minimiser l'angoisse, d'appivoiser la mort. Gide avoue: «J'eusse été fichu de me «convertir» au dernier moment, je veux dire: à l'article de la mort, afin de ne point lui causer trop de peine. Et c'est ce qui me faisait souhaiter plutôt de mourir au loin, dans je ne sais quel accident, d'une mort rapide, loin des miens, comme souhaitait aussi Montaigne, sans témoins prêts à attacher à ces derniers instants une importance que je me refusais à reconnaître»<sup>29</sup>.

Gide est mort comme un sage antique, dans la sérénité; Montaigne est mort comme un chrétien, entouré des siens, dans la paix de sa conscience.

Tous deux avaient compris que l'amour de la vie n'était pas incompatible avec l'acceptation de la mort, bien au contraire. Écoutons Gide: «Même la mort doit être admise par nous et nous devons nous élever jusqu'à la comprendre,

---

<sup>20</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome I, p. 226.

<sup>21</sup> GIDE, André — *Journal 1889-1939*, Paris, La Pléiade, 1940, pp. 55-56.

<sup>22</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome III, p. 413.

<sup>23</sup> GIDE, André — *Nourritures Terrestres*, Paris, Gallimard, 1947, p. 207.

<sup>24</sup> *Idem*, p. 31.

<sup>25</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome II, p. 418.

<sup>26</sup> *Idem*, Tome III, p. 406.

<sup>27</sup> *Idem*, p. 412.

<sup>28</sup> *Idem*, Tome II, p. 70.

<sup>29</sup> GIDE, André — *Journal 1939-1942*, Paris, Gallimard, 1946, p. 22.

jusqu'à comprendre que l'émerveillante beauté de ce monde vient de ceci précisément que rien n'y dure et que sans cesse ceci doit céder place et matière pour permettre à cela, qui n'a pas encore été, de se produire»<sup>30</sup>.

Telle est l'attitude de Gide envers la mort: une acceptation souriante. Il songe: «Roger Martin du Gard s'étonne que la mort, que l'idée de la mort, me cause si peu d'inquiétude. N'était l'appréhension des affres finales (peut-être: après tout, moins atroces qu'il n'y paraît de loin) je crois en effet que j'en ai pris assez soigneusement mon parti. J'ai eu mon suffisant sur cette terre... D'autres attendent la place, c'est leur tour»<sup>31</sup>.

La seule peur qui subsiste, c'est celle de la souffrance. Montaigne en arrive à la même conclusion. La disparition lui semble naturelle. Il conseille à son lecteur: «Faites place aux autres comme d'autres vous l'ont faite»<sup>32</sup>.

Et d'ailleurs, il est absurde de craindre la mort. Socrate l'avait découvert. Montaigne constante après lui: «Elle ne vous concerne ni mort ni vif: vif, parce que vous êtes, mort, parce que vous n'êtes plus»<sup>33</sup>.

Il est curieux de constater que Gide et Montaigne ont eu une expérience très semblable de l'approche de la mort. On se souvient de l'accident de Montaigne qui ne lui avait laissé aucune frayeur, mais plutôt le désir de se laisser aller<sup>34</sup>. Gide, au cours d'un accident survenu en Bretagne où il avait échappé à la mort ne conserve qu'une impression d'irréalité<sup>35</sup>.

Cependant, il existe une expérience redoutable pour Gide comme pour Montaigne, c'est l'expérience de la mort des êtres chers. Gide nous confie, à propos de la mort d'Emmanuelle: «Il est vrai, j'ai perdu ce «témoin de ma vie» qui m'engageait à ne point vivre «négligemment» comme disait Pine à Montaigne... mais je ne dois pas, à présent qu'elle n'est plus, laisser peser sur ma pensée, plus que mon amour, le souvenir de cet amour»<sup>36</sup>.

Et c'est pour perpétuer le souvenir de La Boétie que Montaigne écrivait les *Essais*.

Outre la disparition des êtres chers, il existe encore un cas où la mort est atroce, c'est lorsqu'on n'a pas rempli sa vie. Et Gide nous conseille: «C'est dès ici-bas qu'il faut vivre»<sup>37</sup>.

C'est ce que Montaigne avait découvert et pour vivre le mieux possible, le secret est «de courir le mauvais et se rasseoir au bon»<sup>38</sup>.

Il nous a semblé curieux de comparer, en ce qui concerne les thèmes essentiels de leur pensée l'immoraliste, corrupteur de la jeunesse et le moraliste respecté, l'éducateur incontesté. Nous avons pu nous apercevoir que leur caractère, leur conception de l'art d'écrire, de l'homme, de la vie et de la mort les rapproche étroitement. Il y a quelques divergences, certes. Montaigne

---

<sup>30</sup> GIDE, André — *Journal 1939-1942*, Paris, Gallimard, 1946, p. 30.

<sup>31</sup> *Idem*, p. 189.

<sup>32</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Sssais*, Paris, Folio, 1965. Tome I, p. 158.

<sup>33</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome I, p. 159.

<sup>34</sup> *Idem*, Tome II, pp. 62-63.

<sup>35</sup> GIDE, André — *Journal 1889-1939*, Paris, La Pléiade, 1940, pp. 799-800.

<sup>36</sup> *Idem*, p. 1315.

<sup>37</sup> GIDE, André — *Nourritures Terrestres*, Paris, Gallimard, 1947, p. 291.

<sup>38</sup> MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Paris, Folio, 1965, Tome III, p. 410.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

est totalement indifférent à la politique, Gide a été un écrivain engagé; Montaigne ne nous a guère laissé de descriptions de la nature, Gide y était sensible dans les moindres détails; Montaigne était très sévère envers les femmes, Gide a admirablement compris la sensibilité féminine; enfin, d'après l'aveu de Gide la conception du devoir chez lui était supérieure à celle de liberté. Il fait remarquer: «Au fond j'ai toujours aimé le devoir et m'y sens plus valeureux que dans la liberté. C'est peut-être par là que je diffère le plus de Montaigne <sup>39</sup>.

Enfin, ce qui sépare Gide et Montaigne, c'est l'importance que chacun d'eux accorde au confort. Gide nous confie: «C'est... dans de dédain du confort que je m'affermis et je m'affirme. Et c'est là ce qui me fait rejeter de dessous ma tête le mol et doux oreiller de Montaigne» <sup>40</sup>.

Mais ces divergences sont secondaires. Quand on évoque la saveur de la vie, le changement qui domine le monde, la vocation de l'homme et la douceur de l'amitié, l'ubiquité de la mort, le nom de ces grands humanistes vient spontanément à l'esprit.

*H. Rotheval Rodrigues*

---

<sup>39</sup> GIDE, André — *Journal 1889-1939*, Paris, a Pléiade, 1940, p. 888.

<sup>40</sup> *Idem*, p. 1144.